

Etude du tableau - HOLBEIN LE JEUNE, *Les ambassadeurs* (1535)



TEXTE 1. JOACHIM DU BELLAY, les regrets (1558) : « heureux qui comme Ulysse »

Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage,
Ou comme cestuy-là qui conquiert la toison,
Et puis est retourné, plein d'usage et raison,
Vivre entre ses parents le reste de son âge !

Quand reverrai-je, hélas, de mon petit village
Fumer la cheminée, et en quelle saison
Reverrai-je le clos de ma pauvre maison,
Qui m'est une province, et beaucoup davantage ?

Plus me plaît le séjour qu'ont bâti mes aïeux,
Que des palais Romains le front audacieux,
Plus que le marbre dur me plaît l'ardoise fine :

Plus mon Loir gaulois, que le Tibre latin,
Plus mon petit Liré, que le mont Palatin,
Et plus que l'air marin la douceur angevine.

TEXTE 2. FRANCOIS RABELAIS, Pantagruel (1532) Chap.8. Gargantua écrit une lettre à son fils Pantagruel pour l'exhorter à l'étudier.

Maintenant toutes disciplines sont restituées, les langues rétablies : Grecque, sans laquelle c'est honte qu'une personne se dise savante, Hébraïque, Chaldaïque, Latine, les impressions tant élégantes et correctes, en usage, qui ont été inventées de mon âge par inspiration divine, comme, à contre-fil, l'artillerie par suggestion diabolique. Tout le monde est plein de gens savants, de précepteurs très doctes, de librairies très amples, qu'il m'est avis que, ni au temps de Platon, ni de Cicéron, ni de Papinien, n'était telle commodité d'étude qu'on y voit maintenant, et ne se faudra plus dorénavant trouver en place, ni en compagnie, qui ne sera bien poli en l'officine de Minerve. Je vois les brigands, les bourreaux, les aventuriers, les palefreniers de maintenant plus doctes que les docteurs et prêchers de mon temps. Que dirai-je? Les femmes et filles ont aspiré à cette louange et manne céleste de bonne doctrine. Tant y a qu'en âge où je suis, j'ai été contraint d'apprendre les lettres grecques, lesquelles je n'avais méprisées comme Caton, mais je n'avais eu loisir de comprendre en mon jeune âge ; et volontiers me délecte à lire les *Moraux* de Plutarque, les beaux *Dialogues* de Platon, les *Monuments* de Pausanias et *Antiquités* d'Atheneus, attendant l'heure qu'il plaira à Dieu, mon Créateur, m'appeler et commander sortir de cette terre.

C'est pourquoi, mon fils, je t'admoneste qu'emploies ta jeunesse à bien profiter en études et en vertus. Tu es à Paris, tu as ton précepteur Epistemon, dont l'un par vives et vocales instructions, l'autre par louables exemples, te peuvent endoctriner. J'entends et veux que tu apprennes les langues parfaitement: premièrement la Grecque, comme le veut Quintilien, secondement la Latine, et puis l'Hébraïque pour les Saintes Lettres, et la Chaldaïque et Arabique pareillement ; et que tu formes ton style, quant à la Grecque, à l'imitation de Platon, quant à la Latine, à Cicéron. Qu'il n'y ait histoire que tu ne tiennes en mémoire présente, à quoi t'aidera la Cosmographie de ceux qui en ont écrit. Des arts libéraux : géométrie, arithmétique et musique, je t'en donnai quelque goût quand tu étais encore petit, en l'âge de cinq à six ans ; poursuis le reste, et d'astronomie saches-en tous les canons. Laisse-moi l'astrologie divinatrice et l'art de Lullius, comme abus et vanités. Du droit civil, je veux que tu saches par cœur les beaux textes et me les confères avec philosophie.

Et, quant à la connaissance des faits de nature, je veux que tu t'y adonnes avec soin ; qu'il n'y ait mer, rivière, ni fontaine, dont tu ne connaisse les poissons, tous les oiseaux de l'air, tous les arbres, arbustes et

buissons des forêts, toutes les herbes de la terre, tous les métaux cachés au centre des abîmes, les pierreries de tout Orient et Midi : rien ne te soit inconnu.

Puis, soigneusement pratique les livres des médecins grecs, arabes et latins, sans mépriser les Talmudistes et Cabalistes, et par fréquentes anatomies acquiers-toi parfaite connaissance de l'autre monde, qui est l'homme. Et par quelques heures du jour commence à visiter les saintes lettres, premièrement en grec le Nouveau Testament et Épîtres des Apôtres, et puis en Hébreu le Vieux Testament.

Somme, que je voie un abîme de science : car dorénavant que tu deviens homme et te fais grand, il te faudra sortir de cette tranquillité et repos d'étude et apprendre la chevalerie et armes pour défendre ma maison et nos amis secourir en toutes affaires contre les assauts malfaisants.

Et veux que, sans tarder, tu essayes combien tu as profité, ce que tu ne pourras mieux faire que tenant conclusions en tout savoir, publiquement, envers tous et contre tous, et hantant les gens lettrés qui sont tant à Paris qu'ailleurs.

Mais - parce que, selon le sage Salomon, sagesse n'entre point en âme méchante et science sans conscience n'est que ruine de l'âme -, il te convient servir, aimer et craindre Dieu, et en lui mettre toutes tes pensées et tout ton espoir, et par foi formée de charité être à lui adjoint, en sorte que jamais n'en sois désemparé par péché. Aie suspects les abus du monde. Ne mets ton cœur à vanité, car cette vie est transitoire, mais la parole de Dieu demeure éternellement. Sois serviable à tout ton prochain et l'aime comme toi-même. Révère tes précepteurs. Fuis les compagnies des gens auxquels tu ne veux point ressembler, et les grâces que Dieu t'a données, icelles ne reçois en vain. Et quand tu connaîtras qu'auras tout le savoir de par-delà acquis, retourne vers moi, afin que je te voie et donne ma bénédiction avant de mourir.

Mon fils, la paix et grâce de Notre-Seigneur soit avec toi, amen.

D'Utopie, ce dix-septième jour du mois de mars.

Ton père,
Gargantua.

Texte 3. François RABELAIS, *Gargantua* (1534) chap. LV

Pour le récompenser d'avoir combattu pour sauver son royaume, Gargantua offre à Frère Jean des Entommeures une abbaye dont le nom « Thélème » signifie « désir » en grec.

Toute leur vie était ordonnée non selon des lois, des statuts ou des règles, mais selon leur bon vouloir et leur libre arbitre. Ils se levaient quand bon leur semblait, buvaient, mangeaient, travaillaient, et dormaient quand le désir leur en venait. Nul ne les réveillait, nul ne les contraignait à boire, à manger, ni à faire quoi que ce soit. Ainsi en avait décidé Gargantua. Pour toute règle, il n'y avait que cette clause, Fais ce que la voudras ; parce que les gens libres, bien nés et bien éduqués, vivant en bonne compagnie, ont par nature un instinct, un aiguillon qui les pousse toujours à la vertu et les éloigne du vice, qu'ils appelaient honneur. Ces gens-là, quand ils sont opprimés et asservis par une honteuse sujétion et par la contrainte, détournent cette noble inclination par laquelle ils tendaient librement à la vertu, vers le rejet et la violation du joug de servitude ; car nous entreprenons toujours ce qui nous est interdit et nous convoitons ce qui nous est refusé.

C'est cette liberté même qui les poussa à une louable émulation : faire tous ce qu'ils voyaient faire plaisir à un seul. Si l'un ou l'une d'entre eux disait : " Buvons ", ils buvaient tous ; s'il disait : " Jouons ", tous jouaient ; s'il disait : " Allons-nous ébattre aux champs ", tous y allaient. S'il s'agissait de chasser à courre ou au vol, les dames, montées sur de belles haquenées suivies du palefroi de guerre, portaient sur leur poing joliment gantelé un épervier, un laneret ou un émerillon. Les hommes portaient les autres oiseaux.

Ils étaient si bien éduqués qu'il n'y avait parmi eux homme ni femme qui ne sût lire, écrire, chanter, jouer d'instruments de musique, parler cinq ou six langues et y composer, tant en vers qu'en prose. Jamais on ne vit de chevaliers si vaillants, si hardis, si adroits au combat à pied ou à cheval, plus vigoureux, plus agiles, maniant mieux les armes que ceux-là ; jamais on ne vit de dames si fraîches, si jolies, moins acariâtres, plus doctes aux travaux d'aiguille et à toute activité de femme honnête et bien née que celles-là.

C'est pourquoi, quand arrivait le temps où l'un d'entre eux, soit à la requête de ses parents, soit pour d'autres raisons, voulait quitter l'abbaye, il emmenait avec lui une des dames, celle qui l'aurait choisi pour chevalier servant, et ils se mariaient ; et s'ils avaient bien vécu à Thélème en amitié de cœur, ils continuaient encore mieux dans le mariage, et ils s'aimaient autant à la fin de leurs jours qu'au premier jour de leurs noces.

TEXTE 4. JEAN DE LERY, Histoire d'un voyage fait en la terre de Brésil (1578)

L'Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil constitue l'œuvre principale de Jean de Léry. Dans ce tableau du monde sauvage, l'auteur dépeint la nature brésilienne et les coutumes de l'ethnie Tupinamba. Dans ce passage, cet étonnant voyageur décrit le corps du Sauvage.

En premier lieu donc (afin que commençant par le principal je poursuive par ordre) les Sauvages de l'Amérique habitant en la terre du Brésil nommés Tupinambas, avec lesquels j'ai demeuré et fréquenté environ un an, n'étant point plus grand, plus gros ou plus petits de stature que nous sommes en l'Europe, n'ont le corps ni monstrueux, ni prodigieux à notre égard : bien sont-ils¹ plus forts, plus robustes et replets, plus dispos, moins sujets à maladie : et même il n'y a presque point de boiteux, de manchots, d'aveugles, de borgnes, contrefaits, ni maleficiés entre eux. Davantage combien que⁴ plusieurs parviennent jusqu'à l'âge de cent ou cent vingt ans (car ils savent bien ainsi retenir et compter leur âge par lunes), peu y en a qui en leur vieillesse aient les cheveux blancs ni gris. Choses qui pour certains montrent non seulement le bon air et bonne température de leur pays, auquel, comme j'ai dit ailleurs, sans gelées ni grandes froidures les bois et les champs sont toujours verdoyants, mais aussi (eux tous buvant vraiment à la fontaine de Jouvence) le peu de soin et de souci qu'ils ont des choses de ce monde. Et de fait, comme je le montrerai encore plus amplement après, tout ainsi qu'ils ne puisent en façon que ce soit en ces sources fangeuses, ou plutôt pestilentielles, dont découlent tant de ruisseaux qui nous rongent les os, sucent la moelle, atténuent le corps, et consomment l'esprit : bref nous empoisonnent et font mourir devant nos jours⁶ : à savoir, en la défiance, en l'avarice qui en procède, aux procès et brouilleries, en l'envie et ambition, aussi rien de tout cela ne les tourmente, moins les domine et passionne.

Quant à leur couleur naturelle, attendu la région chaude où ils habitent, n'étant pas autrement noirs, ils sont seulement basanés, comme vous diriez les Espagnols ou Provençaux.

Au reste, chose non moins étrange que difficile à croire à ceux qui ne l'ont vu, tant hommes, femmes, qu'enfants, non seulement sans cacher aucune partie de leur corps, mais aussi sans montrer aucun signe d'en avoir honte ni vergogne, demeurent et vont coutumièrement aussi nus qu'ils sortent du ventre de leur mère.

Cependant tant s'en faut, comme aucuns pensent, et d'autres le veulent faire croire, qu'ils soient velus ni couverts de leurs poils, qu'au contraire, n'étant point naturellement plus pelus que nous sommes en ces pays par deçà, encore si tôt que le poil qui croît sur eux, commence à poindre et à sortir de quelque partie que ce soit, voire la barbe et jusques aux paupières et sourcils des yeux (ce qui leur rend la vue louche, bigle, égarée et farouche) ou il est arraché avec les ongles, ou depuis que les chrétiens y fréquentent avec des pincettes qu'ils leur donnent : ce qu'on a aussi écrit que font les habitants de l'île de Cumana au Pérou. J'excepte seulement quant à nos Tupinambas les cheveux, lesquels encore à tous les mâles dès leur jeune

âge, depuis le sommet, et tout le devant de la tête sont tondu fort près, tout ainsi que la couronne d'un moine, et sur le derrière, à la façon de nos majeurs¹⁰ et de ceux qui laissent croître leurs perruques, on leur rogne sur le col.

Outreplus, ils ont cette coutume, que dès l'enfance de tous les garçons, la lèvre de dessous au-dessus du menton, leur étant percée, chacun y porte ordinairement dans le trou un certain os bien poli, aussi blanc qu'ivoire, fait presque de la façon d'une de ces petites quilles de quoi on joue par deçà sur la table avec la pirouette.

TEXTE 5. MONTAIGNE, *Des essais* (1595), « Des Cannibales » (I, 31). Traduction pour Gallimard Quarto d'André Lanly.

[Les Cannibales] font des guerres contre les nations qui sont au-delà de leurs montagnes, plus loin sur la terre ferme, guerres où ils vont tout nus, n'ayant d'autres armes que des arcs ou des épées de bois, aiguës par un bout, à la façon des fers de nos épieux. C'est une chose étonnante que la dureté de leurs combats, qui ne finissent jamais que par meurtre et effusion de sang, car, pour ce qui est des déroutes et de l'effroi, ils ne savent pas ce que c'est. Chacun rapporte, en trophée personnel, la tête de l'ennemi qu'il a tué et il l'attache à l'entrée de son logis. Après avoir longtemps bien traité leurs prisonniers et avec tous les agréments auxquels ils se peuvent penser, celui qui en est le maître fait une grande assemblée des gens de sa connaissance : il attache une corde à l'un des bras du prisonnier par le bout de laquelle il le tient, éloigné de quelques pas, de peur d'être blessé par lui, et il donne au plus cher de ses amis l'autre bras à tenir de même [façon] ; puis eux deux, en présence de toute l'assemblée, l'assomment à coups d'épée. Cela fait, ils le rôttissent et en mangent en commun ; ils en envoient aussi des morceaux à ceux de leurs amis qui sont absents. Ce n'est pas, comme on pense, pour s'en nourrir, ainsi que faisaient anciennement les Scythes¹ : c'est pour manifester une très grande vengeance. Et pour preuve qu'il en est bien ainsi, [voici un fait] : s'étant aperçu que les Portugais, qui s'étaient alliés à leurs adversaires, usaient contre eux, quand ils les prenaient, d'une autre sorte de mort qui consistait à les enterrer jusqu'à la ceinture et à leur tirer sur le reste du corps force coups de traits, puis à les pendre, ils pensèrent que ces gens-ci de l'ancien monde, en hommes qui avaient semé la connaissance de beaucoup de vices dans leur voisinage et qui étaient beaucoup plus grands maîtres qu'eux en toute sorte de méchanceté, n'adoptaient pas sans cause cette sorte de vengeance et qu'elle devait être plus pénible que la leur ; [alors] ils commencèrent à abandonner leur manière ancienne pour suivre celle-ci. Je ne suis pas fâché que nous soulignions l'horreur barbare qu'il y a dans une telle action, mais plutôt du fait que, jugeant bien de leurs fautes, nous soyons si aveugles à l'égard des nôtres. Je pense qu'il y a plus de barbarie à manger un homme vivant qu'à le manger mort, à déchirer par des tortures et des supplices un corps ayant encore toute sa sensibilité, à le faire rôttir petit à petit, à le faire mordre et tuer par les chiens et les pourceaux (comme nous l'avons non seulement lu, mais vu de fraîche date, non entre des ennemis anciens, mais entre des voisins et concitoyens et, qui pis est, sous prétexte de piété et de religion) que de le rôttir et manger après qu'il est trépassé.

Chrysippe et Zénon, chefs de l'école Stoïque, ont bien pensé qu'il n'y avait aucun mal à se servir de notre chair, à quelque usage que ce fût pour notre besoin, et même d'en tirer de la nourriture, comme [le firent] nos ancêtres [quand], assiégé dans la ville d'Alésia, ils se résolurent à lutter contre la faim due à ce siège en utilisant les corps des vieillards, des femmes et autres personnes inutiles au combat.

Vascones, fama est, alimentis talibus usi

Produxere animas

Les médecins aussi ne craignent pas de s'en servir pour toute sorte d'emploi en faveur de notre santé, soit pour l'appliquer au-dedans ou au dehors ; mais il ne se trouva jamais aucune opinion à ce point dérégulée qu'elle excusât la trahison, la déloyauté, la tyrannie, la cruauté, qui sont nos fautes habituelles. Nous pouvons donc bien appeler ces hommes barbares eu égard aux règles de la raison, mais non pas eu égard à nous, qui les surpassons en toute sorte de barbarie.